

Sémiogenèse : premiers instants

David Piotrowski¹

Résumé

Cet article s'intéresse au premier instant de la sémiogenèse, ce moment énigmatique où un fait simplement expressif se prépare à devenir signe. Il s'agit d'un processus de polarisation où une expression, en laquelle le sens et le sensible sont d'un seul tenant, i.e. mutuellement indiscernables, se polarise pour faire apparaître les faces interdépendantes d'un signifiant et d'un signifié. Pour conduire cette étude nous aurons recours aux conceptions de Merleau-Ponty sur (i) l'élaboration du fait expressif, et (ii) la genèse de la première parole, soit comme recoupements et convergence de gestes verbaux, soit comme somme d'actes différenciateurs.

Mots-clés : sémiogenèse ; signe ; expression ; polarisation.

Abstract

This article deals with the first moment of semiogenesis, that enigmatic moment when a simply expressive fact prepares itself to become a sign. It is a process of polarization in which an expression, where meaning and the sensible are in one piece, mutually indistinguishable, becomes polarized in order to reveal the interdependent faces of a signifier and a signified. To conduct this study, we will use Merleau-Ponty's conceptions of (i) the elaboration of the expressive fact, and (ii) the genesis of the first speech, either as the intersection and convergence of verbal gestures, or as the sum of differentiating acts.

Keywords : semiogenesis ; sign ; expression ; polarization.

¹ CNRS - Laboratoire Histoire de Théories Linguistiques, UMR 7597. E-mail : david.piotrowski@ehess.fr.

1. Introduction & quelques éléments de problématique

La discussion que nous proposons en ces pages touche au premier chef à la question de la sémiogenèse, et, sous cet angle, s'inscrit dans le sillage des travaux² poursuivis par Y.-M. Visetti *et al.* Tout particulièrement, il s'agira de reconsidérer sous l'angle de certaines vues merleau-pontiennes la logique et les phases de déploiement d'un processus (dit de sémiogenèse) qui s'initie dans le fait expressif, entendu comme présence tangible du sens, et se conclut par l'installation d'un contenu actuel, de nature possiblement idéale, imaginative ou référentielle, et ceci à titre de « consommation » (Merleau-Ponty), de « remplissement » (Husserl) ou de « prise de valeur » (Saussure). Entre la phase expressive originale et la phase terminale qui métabolise le fait sémiotique, on s'accorde à reconnaître le stade intermédiaire d'une polarisation où le fait expressif, au sein duquel « le signe [dans son aspect] sensible et sa signification ne sont pas même idéalement séparables »³, se trouve polarisé au format d'un signifiant et d'un signifié, lesquels quoiqu'interdépendants au point de vue de leur existence autant que de leur identité, se laissent envisager distinctement l'un de l'autre. Mais le processus sémiogénétique dans ses différentes phases ne se restreint pas aux seuls états qui rythment la dynamique de structuration et de consommation ici évoquée. En effet, au sein même du signe tel qu'en cours de polarisation, on peut dégager des « phases » de sens qui, suivant les vues d'une « théorie des formes sémantiques » où l'activité de langage est conçue « [...] sur le mode de la perception et/ou d'une construction de formes »⁴, correspondent à des états de stabilisation et de détermination croissants, quand bien même enchevêtrés au point de vue notamment de leurs perpétuelles et mutuelles relances. On parle ici de « motifs », à savoir, très schématiquement, « [pour chaque mot, ses] dimensions sémantiques les plus caractéristiques [au sens de transposables et figurales] »⁵, de « profils », qui sont pour l'essentiel des individuations sémantiques procédant d'une implication des motifs dans divers schémas contrastifs (différentialité, fond/forme...), et enfin de « thèmes »⁶, au sens d'identités, stabilisées et « posées », intégrant différents profils. Notons pour compléter le tableau que chacune de ces phases de sens se trouve animée par des schémas intentionnels (d'anticipation) : « [...] affinités pour les motifs, horizons pour les profils, jusqu'aux enchaînements et transformations structurant les formes proprement thématiques »⁷. Notons aussi, car ce point intéresse directement la discussion à suivre, que les dimensions de signification que tressent les motifs sont à concevoir, dans une perspective phénoménologique, sur le mode de l'appréhension ou de la rencontre productrices d'un objet ou d'une situation du monde vécu, plus précisément, sur le mode « [...] d'une dynamique de constitution d'un rapport à... d'un accès vers... d'un mode d'appréhension, de donation, de construction... [...] »⁸.

Mais c'est au sein même du signe constitué, et considéré alors du point de vue de ses formes internes, que l'on doit aussi reconnaître divers degrés de consistance et de détermination, qui correspondent à autant de strates de conscience verbale portées cette fois par une dynamique intentionnelle, et dont l'acte terminal de « remplissement » constitue une sorte de résolution en termes d'actualité et d'effectivité. Nous en évoquons ici quelques éléments⁹.

² Cadiot, Visetti (2001, 2006) ; Rosenthal Visetti (2008, 2010) ; Bondi, Piotrowski, Visetti (2016) ; Piotrowski, Visetti (2015).

³ Merleau-Ponty (2001 : 48).

⁴ Cadiot, Visetti, (2001 : 49).

⁵ Cadiot, Visetti, (2001 : 97).

⁶ Cadiot, Visetti, (2001 : 137 *et sq.*).

⁷ Cadiot, Visetti, (2001 : 163).

⁸ Cadiot, Visetti, (2001 : 114).

⁹ Piotrowski (2009, 2012, 2017).

On retiendra d'abord la conscience de « son de mot » (qui est plus qu'un son mais pas encore un signifiant) dont relève un complexe phonique lorsqu'il se trouve enrôlé dans une intention verbale englobante. On peut ici parler d'une conscience de *disponibilité*, entendu qu'en cet état liminaire le signe se trouve considéré simplement comme susceptible de participer d'une configuration verbale en élaboration, et ceci dans l'ignorance totale du rôle qu'il y tiendra. De cette strate de conscience verbale relèvent par exemple les portions syllabiques telles que primairement perçues dans le déroulé d'un discours, à savoir en tant qu'elles sont encore dans l'incertitude de la fonction sémiolinguistique qui leur reviendra (ainsi, comme morphème ou comme simple partie d'un vocable plus large). La conscience de disponibilité est celle d'un premier état de sémiotisation, où un matériau sensible au départ fermé sur lui-même abandonne pour ainsi dire son quant-à-soi et se pose comme « partie de », mais sans autre considération sur la totalité qui l'englobe.

À un degré fonctionnel supérieur, et soutenu par la conscience sous-jacente de disponibilité, on pourra identifier le palier d'une conscience d'*engagement* (au sens). On retrouve ici le plan de la « signifiante sémiotique »¹⁰ de Benveniste : une forme d'expression est reconnue comme un authentique signifiant en regard de l'existence ou non de son engagement dans un univers de significations, et ceci indépendamment de l'identité particulière de cet engagement. Autrement dit, s'agissant de signifiante (i.e. de conscience d'engagement) « il n'est [pas] question de définir le sens [...]. Au plan du signifié, le critère est : cela signifie-t-il ou non ? Signifier c'est avoir un sens sans plus »¹¹.

La strate suivante sollicite la connexion d'un signifiant à certaines dimensions de la substance du contenu avec le divers desquelles il entretient de possibles rapports d'échange (au sens de Saussure), mais sans qu'une conscience de signifié, qui relève de la strate suivante, ne soit acquise. Nous nous situons donc ici à un niveau intermédiaire de la formation du sens : au-delà des consciences de disponibilité et d'engagement, mais en deçà d'une pleine conscience de signifié, voire de remplissement. Ce palier de conscience verbale, n'est pas sans parenté avec le concept de « motif », pour la raison qu'y sont mises en jeu des identités de sens encore incertaines et dont la détermination différentielle reviendra au palier suivant (dans la perspective de Cadiot & Visetti (2001), celui des « profilages »).

Le niveau suivant est alors celui d'une conscience de signifié, comme conscience d'une structuration différentielle (de la substance de contenu) instituant des identités négatives de signification.

Le dernier palier est celui d'une conscience de *remplissement* (Husserl ; ou, dans les termes de Merleau-Ponty, *consommation*) qui constitue la suite logique quoique non nécessaire de l'épaississement conscientiel du signe : il s'agit dans l'acte de remplissement de porter un objet négatif et simplement intentionnel (le signifié) à un degré de positivité et d'effectivité supérieur, à travers par exemple l'actualisation d'une représentation mentale, ou une détermination catégoriale, ou encore le renvoi à un référent. On sort ici du champ sémiolinguistique.

Après cette courte évocation de certaines dynamiques de constitution, puis de résorption, du signe, ainsi que des divers états qu'il traverse à cet égard, nous proposons de focaliser notre attention sur ce moment précis où le fait expressif s'engage dans la voie d'une polarisation, au terme de laquelle, donc, se constitue le phénomène signe. Dualelement c'est la sortie du fait expressif qui se trouve ici questionnée, autant dans ses formes que dans ses conditions de possibilité. Pour approcher ce moment singulier qui s'apparente à une transition de phase, à ceci près qu'il ne débouche pas sur un état mais sur une dynamique dont le signe constitue donc

¹⁰ Benveniste (1974 : 222).

¹¹ Benveniste (1974 : 222).

un moment intermédiaire de relative stabilité, on observera que ce basculement hors du fait expressif participe de l'émergence d'une aptitude sémiolinguistique, autrement dit, et en des termes merleau-pontiens, ce qui est ici en question c'est l'avènement d'une « première parole ». Pour en découvrir la logique intérieure, on fera appel à certaines analyses que Merleau-Ponty propose de ce fait originel, respectivement dans *Phénoménologie de la Perception* (dorénavant *PhP*) et *Signes*. Mais, pour aboutir, de telles analyses supposent en préalable une détermination minimale du fait expressif : de sa constitution et surtout de son installation. Simplement parce que la promotion sémiolinguistique du fait expressif n'est pas un processus *ex nihilo*, une projection de formes pures dans un matériau expressif indéfini, ni ne relève d'ailleurs d'une logique de continuité : on voudra bien admettre que le matériau expressif ne porte pas en lui le principe de sa conversion sémiotique. C'est dire que l'événement sémiogénétique qui ici nous intéresse se réalise lorsqu'un matériau expressif, considéré au point de vue de ses textures et de ses tensions internes, se voit rehaussé, comme dynamisé, par certains principes de forme pour se trouver alors propulsé dans la sphère du sémiotique.

De ces quelques considérations toute simples, on tire directement notre programme : dans un premier temps, on récapitulera succinctement les modalités de constitution du fait expressif, telles qu'exposées dans *La structure du comportement* (dorénavant *SdC*), et prolongées dans *PhP*. Dans un second temps, et disposant d'une compréhension minimale du matériau expressif, on examinera si les deux modalités de génération d'une « première parole », exposées respectivement dans *Signes* et *PhP*, sont opérantes pour accomplir la promotion sémiotique du matériel expressif précédemment qualifié. Le bilan sera chaque fois négatif, mais on verra que leur connexion permet de lever les difficultés qui obèrent chacune. Enfin, sur cette base, nous pourrions conclure.

2. Le Fait expressif : difficultés et formes internes

2.1 Difficultés : quelques rappels

Les résistances qu'oppose le fait expressif, lorsqu'il s'agit de le déterminer ou même simplement de l'approcher, sont multiples et variées. Tout sur ce point ayant été écrit, on se contentera d'un bref rappel de la situation.

Le fait de l'expression, c'est donc celui d'une donation sensible du sens, d'une présence tangible des significations. Et dès son abord, le fait expressif frappe par son *essence paradoxale* : caractère *paradoxal* parce que « [l'expression] annonce une "profondeur" qui se cache et se montre directement en elle »¹², et caractère d'*essence* en ce que les contradictions qui la traversent ne sauraient être levées sans annuler l'objet qui justement en procède. C'est dire que le fait d'expression, lorsqu'il s'agit de le concevoir dans sa pleine « essence paradoxale », oblige d'abandonner le format d'une pensée logique ainsi que les catégories d'une épistémologie classique, pour envisager de nouveaux modes de constitution d'objet : pratiques ou intentionnels (ainsi Merleau-Ponty et Husserl).

De fait, l'expression est un inconcevable mixte de sensible et d'intelligible, d'intuition et d'entendement, de connaissance immédiate et médiate, et *in fine* de présence et d'absence. Sans doute, ces difficultés à rapporter clairement le fait expressif, à le déterminer univoquement, peuvent être contournées par le recours à un vocabulaire métaphorique. Par exemple, Taylor, pour qui « une expression rend quelque chose manifeste dans une *incarnation* »¹³, ou encore Benveniste qui reconnaît une « cosubstantialité » des deux faces du signe : « le signifiant et le

¹² (Rosenthal, Visetti (2008 : 187). Nous soulignons.

¹³ cité in Rosenthal, Visetti (2008 : 187). Nous soulignons.

signifié [...] se composent ensemble comme l'incorporant et l'incorporé [...] cette consubstantialité du signifiant et du signifié [etc.] »¹⁴. On parlera aussi de « fusion » des faces du signe, de leur « assimilation réciproque », de leur « incorporation » mutuelle, ou encore, toujours Benveniste, de leur « symbiose » : « il y a entre eux [concept et image acoustique] une symbiose si étroite que le concept est comme l'âme de l'image acoustique »¹⁵.

Mais, s'agissant d'approcher les faits expressifs, les difficultés ne sont pas seulement de nature conceptuelle : elles touchent aussi à la possibilité de leur observation. Car le fait expressif pour ainsi dire se délite dès que, cessant d'être *pratiqué*, il se trouve posé comme objet, *i.e.* « *thématisé* ». Comme l'observe Taylor : « un fait est expressif qu'à la condition de passer par une « lecture physionomique »¹⁶, c'est-à-dire une lecture « à coup sûr et sans inférence » (Ibid.) *versus* les lectures « géométriques, analytiques, instrumentales... »¹⁷. Car, de fait, dès que l'on quitte la singularité et le présent vécus du fait expressif, dès qu'on en perd le contact immédiat et toujours efficace, que ce soit en en retenant ce qui y est exprimé pour l'inscrire en pensée où le soumettre à la réflexion, soit, inversement, en en retenant l'exprimant, pour l'inscrire dans un jeu d'interprétations, chaque fois le fait expressif se trouve aboli.

En somme le fait expressif ne souffre pas qu'on s'y attarde, encore moins qu'on l'interroge. Il y a comme « une fragilité constitutive »¹⁸ de l'expression : elle n'existe que dans le moment de sa rencontre, et dans son commerce spontané : « je n'ai qu'un moyen de me représenter [le mot], c'est de le prononcer »¹⁹. Ainsi, le fait expressif, en ce qu'il assimile son sens et sa manifestation, signifie essentiellement en tant qu'il tisse un monde vécu et pratiqué.

Le fait d'expression ne relève donc ni d'une logique de communication, où des contenus prédéfinis se trouvent transmis au moyen d'un code, ni d'une dialectique de l'intériorité/extériorité, où des états internes privés se trouvent par son fait rendus publics, et encore moins, on l'a dit, des catégories de la connaissance empirique ou de la pensée logique.

Mais alors, sur quel mode, autre que ceux d'une épistémologie classique, le phénomène expressif doit-il être pensé ? Et au juste de quoi tient-il ? Autrement dit : de quelle sorte de dynamique formatrice le phénomène expressif procède-t-il ? Une réponse nous est donnée par Merleau-Ponty en termes de « relations intérieures » — réponse étroitement apparentée au concept d'intentionnalité (dont Merleau-Ponty ne fait pas directement usage), mais qui offre cet intérêt de dévoiler la raison intérieure et les modalités de constitution du fait expressif. Pour mettre au jour le principe et la rationalité de ces « rapports intérieurs » il convient d'aborder le phénomène expressif dans sa forme originelle : lorsque se co-constituent un corps et un monde.

2.2 Genèse de l'expression

C'est dans l'observation du comportement des organismes vivants que Merleau-Ponty puise le principe des « relations intérieures ». Le fait central est celui d'une signification corporelle du monde environnant, comme structure d'espace autant que comme formes et qualités d'objets, et dualement celui de la valeur biologique des réponses de l'organisme aux stimulations de son environnement. Ces observations interdisent de concevoir les stimuli comme des facteurs biochimiques externes qui déclenchent dans l'organisme une cascade d'actions causales portées par des connexions nerveuses matérielles et aboutissant à une réaction motrice particulière, mais à l'inverse appuient une conception où un système central filtre, recompose et redistribue

¹⁴ (Benveniste (1966 : 52).

¹⁵ Benveniste (1966 : 51).

¹⁶ Rosenthal, Visetti, (2008 : 187).

¹⁷ Rosenthal, Visetti, (2008 : 187).

¹⁸ Rosenthal, Visetti (2008 : 187).

¹⁹ Merleau-Ponty (2001 : 210).

les actions du monde extérieur de sorte à déclencher des « geste[s] doué[s] de sens biologique »²⁰ — comme il en est par exemple dans les circonstances d'« irradiation d'influx » qui provoquent « [les] mouvements vitaux de chaque animal, au lieu de se conformer à la distribution anatomique des commandes motrices »²¹.

Comment, de même, comprendre cette liaison intime, quasi harmonique, de l'organisme à son milieu de vie, telle qu'elle se dévoile dans le si parfait jumelage du corps à son environnement. S'il en est ainsi, si le corps s'ajuste si parfaitement à son milieu, ce ne peut être que parce qu'il le produit : c'est dire que l'organisme a ce pouvoir de se saisir du monde physique pour « [...] y faire apparaître un milieu à son image »²². C'est ce dont témoignent notamment la souplesse, l'assurance et l'adaptativité des gestes à leurs contextes. Car s'il en est ainsi que l'espace où le corps circule et déploie ses actions n'est pas un espace configuré hors de lui, préalablement à son existence, où il se trouverait comme plongé : c'est une géométrie d'action qui émane de sa puissance motrice : « cet espace est lié avec le corps propre de l'animal comme une partie de sa chair »²³.

Il faudra donc abandonner les formes d'une rationalité empirique qui postule son objet comme connexion de parties mutuellement extérieures (*partes extra partes*) : « L'objet de science se définit par l'extériorité mutuelle des parties ou des processus »²⁴, au profit d'une conception où les parties entretiennent des rapports d'« intériorité », mutuellement ou avec la totalité qui les subsume et, dualement, les détermine. De cette façon, par exemple, la mélodie est intérieurement présente en chacune des notes où elle passe : « Alors que les notes prises à part ont une signification équivoque, [...] chacune, dans la mélodie, [...] contribue pour sa part à exprimer quelque chose qui n'est contenu en aucune d'elles et les relie intérieurement [...] »²⁵. De la même façon, une phrase n'est pas une simple juxtaposition de mots livrés dans un certain ordre, pour faire unité, à un processus d'intégration syntaxiquement réglé. Comme y insiste Benveniste, : « une phrase constitue un tout, qui ne se réduit pas à la somme de ses parties ; le sens inhérent à ce tout est réparti sur l'ensemble des constituants », et plus encore : « plutôt qu'ils n'y contribuent, les mots réalisent le sens de la phrase »²⁶ — ceci explique pourquoi « les premiers mots [sont] déjà rythmés et accentués d'une manière qui convienne à la fin de la phrase [...] »²⁷.

Pour rendre compte de ces différentes observations, c'est à travers l'examen du réflexe de fixation oculaire que Merleau-Ponty va serrer au plus près l'établissement des rapports d'intériorité, précisément en terme d'« élaboration des stimuli », ceci de façon telle que leur effectivité procède d'un sens biologique. Il s'agira ainsi de passer d'une conception passive de l'organisme à une conception active, où par voie « d'élaboration » donc, le stimulus n'influe plus en qualité d'agent physique mais par le sens qu'il présente pour l'organisme : « Ainsi l'excitation ne serait jamais l'enregistrement passif d'une action extérieure, mais une élaboration de ces influences qui les soumet en fait aux normes descriptives de l'organisme »²⁸. Autrement dit encore : « Le stimulus adéquat ne peut se définir en soi et indépendamment de l'organisme

²⁰ Merleau-Ponty (1960 : 25).

²¹ (Merleau-Ponty (1960 : 25).

²² (Merleau-Ponty, (1960 : 167).

²³ Buytendijk cité in Merleau-Ponty (1960 : 30).

²⁴ (Merleau-Ponty (1960 : 8).

²⁵ (Merleau-Ponty (1960 : 96).

²⁶ (Benveniste (1966 : 123).

²⁷ (Merleau-Ponty (1960 : 97).

²⁸ (Merleau-Ponty (1960 : 28).

; ce n'est pas une réalité physique, c'est une réalité physiologique ou biologique »²⁹. Reste à élucider le principe d'élaboration d'un tel stimulus biologique.

Précisément dans la discussion qu'il ouvre sur le réflexe de fixation oculaire, Merleau-Ponty observe que les processus moteurs mis en jeu peuvent varier à excitation rétinienne constante, et que pour rendre compte de cela dans le cadre d'une physiologie classique « il [...] faudrait un mécanisme d'aiguillage extrêmement complexe »³⁰. Et Merleau-Ponty de poursuivre : « Ne serait-il pas plus simple d'admettre que le mouvement de fixation résulte, non de l'addition de deux séries d'excitations indépendantes [externes et proprioceptives], mais d'un processus total où la part des excitations rétiniennes et celle des stimulations proprioceptives sont indiscernables ? ».

Mais on comprend bien que mécaniquement parlant cette solution, où « [...] sensorium et motorium fonctionnent comme les parties d'un seul organe »³¹, est inenvisageable. Comment en effet concevoir que des influx constitués comme tels dans leur nature physico-chimique se trouvent reconfigurés par les engagements moteurs que ces influx se trouveraient justement commander ? Il faudra donc penser les stimuli dans un autre ordre que celui de la matérialité, à savoir selon un ordre où ils agissent non pas comme *causes* mais comme *signes*, et très précisément ici comme signes d'un sens moteur. On voit alors ce qu'il faut entendre par « élaboration des stimuli » : non pas des processus de transformation à ontologie constante, mais la promotion d'un matériel encore inexistant pour l'organisme, du point de vue de son expérience effective du monde, au rang d'authentique stimulus, c'est-à-dire au rang de percept investi d'une sens biologique : un percept qui signifie une possibilité ou un impératif d'action pour un organisme vivant, autrement dit, au rang d'une expression au sens exact du terme.

On comprend alors pourquoi le stimulus peut être présenté comme « une réponse de l'organisme » : « C'est que l'excitation [...] n'est pas un effet importé du dehors dans l'organisme, c'est le premier acte de son fonctionnement propre »³². Ainsi, par exemple, en est-il du caractère douloureux d'une excitation, qui se signalant sous ce trait à l'organisme contient l'idée motrice d'une vive réaction de protection. Autrement dit encore : « La notion de stimulus renvoie à l'activité originale par laquelle l'organisme recueille des excitations dispersées localement et temporellement sur ses récepteurs et donne une existence corporelle à ces êtres de raison que sont [les excitations qualifiées comme objets de la physique] »³³.

Reste alors à donner un statut à ce « frémissement » physico-chimique qui vient affecter les champs récepteurs. Dans *PhP*, Merleau-Ponty l'abordera en termes de « sollicitation » et « d'intéressement ». Dans ce travail préparatoire qu'est *SdC*, le stimulus dans sa nature physique n'est qu'une « occasion » de percevoir : une « pointe » qui s'offre au corps, le questionne, et attend de lui d'exister à son niveau de réalité biologique : « Ce qui déclenche nécessairement une certaine réponse réflexe, ce n'est pas un agent physico-chimique, c'est une certaine forme d'excitation dont l'agent physico-chimique est l'occasion plutôt que la cause »³⁴. De là le caractère équivoque de la notion de stimulus : « [qui] recouvre et confond l'événement physique tel qu'il est en soi et d'autre part la situation telle qu'elle est « pour l'organisme », seule décisive dans les réactions de l'animal »³⁵.

²⁹ (Merleau-Ponty (1960 : 31).

³⁰ Merleau-Ponty (1960 : 34).

³¹ Merleau-Ponty (1960 : 36).

³² Merleau-Ponty (1960 : 31).

³³ Merleau-Ponty (1960 : 31).

³⁴ Merleau-Ponty (1960 : 31).

³⁵ Merleau-Ponty (1960 : 139).

2.3 Récapitulatif

Considéré en tant que tel, et comme on l'a rappelé plus haut, le fait expressif apparaît paradoxal, aporétique et impropre à la pensée rationnelle. Mais pour autant sa rationalité n'est pas nulle, et se découvre accessible « par en dessous » : lorsqu'on aborde le fait expressif non pas comme phénomène stabilisé, livré à un travail de conceptualisation, mais dans sa logique et son principe de formation, à savoir en termes d'élaboration.

Le scénario qui en résulte est alors celui d'une certaine puissance vitale, pourvue d'une norme intérieure, qui se trouve inquiétée ou interrogée par une multitude de sollicitations incertaines : tensions, fluences ou pointes, qui sont autant « de questions mal formulées », et qui réclament une « existence corporelle » en regard de l'organisme qu'elles interpellent : « sans l'exploration de mon regard ou de ma main et avant que mon corps se synchronise avec lui le sensible n'est rien qu'une sollicitation vague »³⁶ – cette « existence corporelle » leur sera attribuée au travers d'un engagement approprié de l'organisme à leur égard, et qui les instituera dans leur forme de présence empirique, à savoir comme données de perception.

On assiste ainsi à l'installation de dimensions d'expérience : formes d'intuition, qualités sensibles, qui ne sont donc pas des qualifications abstraites ou inertes, réductibles à une géométrie ou à des mesures, mais qui sont les corrélats tangibles d'une certaine façon *d'aller vers... de se saisir de...* (on recoupe ici la notion de *motif* – cf. Cadiot & Visetti, 2001) comme réponse à une nuée de sollicitations : « Le bleu est ce qui sollicite de moi une certaine manière de regarder, ce qui se laisse palper par un mouvement défini de mon regard. C'est [...] une certaine atmosphère offerte à la puissance de mes yeux et de tout mon corps »³⁷.

Mais cette appropriation par l'organisme de son environnement interpellatif requiert en retour une validation. C'est dire que « [...] dans cet échange entre le sujet de la sensation et le sensible on ne peut pas dire que l'un agisse et que l'autre pâtisse »³⁸. Car si « c'est mon regard qui sous-tend la couleur, [si] c'est le mouvement de ma main qui sous-tend la forme de l'objet »³⁹, il reste que « mon attitude ne suffit jamais à me faire voir vraiment du bleu ou toucher vraiment une surface dure »⁴⁰. Très précisément : si le sensible dans son état latent propose à l'organisme « une sorte de problème confus »⁴¹, c'est qu'il en attend une solution appropriée : « Il faut que je trouve l'attitude qui va lui donner le moyen de se déterminer et de devenir du bleu. Il faut que je trouve la réponse à une question mal formulée. Et cependant je ne le fais qu'à sa sollicitation »⁴².

Dans cette « élaboration » des stimuli (entendus ici comme nuées de sollicitations), se joue donc, pour ainsi dire, une partie double sans premier coup : une puissance vitale promeut à l'« existence corporelle », c'est-à-dire installe à son compte comme phénomène perceptif, une pure scintillance interrogative, mais sous condition que cette dernière « s'y retrouve » : « Le sensible me rend ce que je lui ai prêté, mais c'est de lui que je le tenais »⁴³.

Cela étant, pour notre affaire on retiendra que les qualités phénoménales sont le fruit d'une rencontre réussie, quasi osmotique, entre un organisme vivant, pure puissance vitale, et un environnement latent qui l'intéresse et auquel il ajuste une réponse appropriée. C'est dire que la qualité sensible est une valeur fondamentalement expressive : sa réalité « sensorielle » n'est

³⁶ Merleau-Ponty (2001 : 248).

³⁷ Merleau-Ponty (2001 : 243-244).

³⁸ Merleau-Ponty (2001 : 248).

³⁹ Merleau-Ponty (2001 : 248).

⁴⁰ Merleau-Ponty (2001 : 248).

⁴¹ Merleau-Ponty (2001 : 248).

⁴² Merleau-Ponty (2001 : 248).

⁴³ Merleau-Ponty (2001 : 248).

autre qu'une installation empirique des forces vitales mises en œuvre pour répondre à un environnement latent en quête d'une « existence corporelle » à titre de « milieu » : « Le sensible a non seulement une *signification motrice et vitale* mais n'est pas autre chose qu'une certaine manière d'être au monde qui se propose à nous [...], que notre corps reprend et assume s'il en est capable »⁴⁴.

3. De l'expression à la parole : données du problème

3.1 Reprise

Dans le fait sensoriel il y a donc incorporation réciproque d'une signification motrice et d'une qualité sensible, et cette « incorporation » ne relève plus maintenant de la métaphore mais se laisse penser selon les modalités dynamiques exposées ci-dessus. Par généralisation, et sans entrer dans des détails inutiles, on pourra concevoir par la suite le fait expressif sur le mode de l'installation simultanée au plan de l'existence empirique et sous une forme indivise d'un certain contenu (plus nécessairement moteur) et d'une certaine expression (au sens de Hjelmslev). Et c'est pourvu d'un matériau expressif ainsi configuré que l'on abordera maintenant le « problème de la première parole ».

3.2 La première parole : deux approches

La question de la « première parole » se trouve abordée par Merleau-Ponty sous au moins deux angles d'analyse, la première dans *PhP*, au travers d'une problématique du geste, et la seconde dans *Signes*, en termes de différentialité.

3.2.1 De la parole comme geste à la première parole

C'est dans *PhP* que Merleau-Ponty introduit la conception d'une parole comme geste. Après avoir confirmé le caractère « expressif » du mot, à savoir : « il faut bien que le sens des mots soit finalement induit par les mots eux-mêmes »⁴⁵, il poursuit : « ou plus exactement que leur signification conceptuelle se forme par prélèvement sur une signification gestuelle, qui, elle, est immanente à la parole »⁴⁶.

Fondamentalement, selon Merleau-Ponty, si la parole peut prétendre à une nature gestuelle, c'est parce qu'elle relève d'un ordre existentiel : parler ce n'est pas simplement agencer des mots en combinaisons signifiantes, mais c'est agir dans le monde qu'installe une langue, comme mon corps agit dans son milieu ; et savoir parler ce n'est pas posséder un système de règles et de conventions, c'est connaître ses possibilités d'action dans l'univers d'expérience d'une langue : « [...] je commence à comprendre le sens des mots par leur place dans une contexte d'action, et en participant à la vie commune [de même que] je commence à comprendre une philosophie en me glissant dans la manière d'exister de cette pensée »⁴⁷.

Qui plus est, cette gestualité verbale, à l'égal de la gestualité du corps propre, génère son sens — sur lequel donc des significations conceptuelles seront à prélever. Ainsi, « on est donc bien

⁴⁴ Merleau-Ponty (2001 : 246). Nous soulignons.

⁴⁵ Merleau-Ponty (2001 : 208).

⁴⁶ Merleau-Ponty (2001 : 209).

⁴⁷ Merleau-Ponty (2001 : 209).

conduit à reconnaître une signification gestuelle ou existentielle de la parole »⁴⁸. En somme, « la parole est un geste et sa signification un monde »⁴⁹.

La thèse d'une parole comme geste étant acquise dans son principe général, rappelons par quels traits parole et geste s'apparentent plus particulièrement.

On observe d'abord que le geste et l'acte de parole présentent tous deux un caractère holistique et finalisé. Du côté de la parole il est acquis que l'énoncé n'est pas une succession sommative de mots, mais bien une totalité intégrée accomplissant une certaine intention de signifier. Et de même que l'acte de parole porte son terme et donc sa totalité dès l'instant du premier mot, les mouvements corporels « [...] anticipent directement la situation finale [...] : je ne trouve pas [mon corps] en un point de l'espace objectif [comme un objet] pour le mener en un autre [...] je n'ai pas besoin de le conduire vers le terme du mouvement, il y touche dès le début et c'est lui qui s'y jette »⁵⁰.

Mais c'est sous l'angle de leur pratique que le parallèle entre geste et parole est le plus flagrant. Car de même que le monde empirique dispose et livre des choses suivant une géométrie et un jeu de qualifications qui expriment leurs rapports à une certaine capacité d'action, de même la langue livre un monde de mots et de constructions en tant qu'ils « [...] constituent un certain champ d'action tendu autour de moi »⁵¹.

Ainsi parler équivaut à se mouvoir par la parole dans un monde de mots : « je me reporte au mot comme ma main se porte vers le lieu de mon corps que l'on pique, le mot est un certain lieu de mon monde linguistique »⁵². Et de même que le corps connaît son monde sur le mode du « pouvoir faire », la parole connaît les mots sur le mode du « pouvoir dire », qui est donc un « pouvoir » *selon* les mots : « savoir un mot ou une langue, ce n'est pas disposer [...] de montages nerveux préétablis [ou de représentations verbales] [...] les mots que je sais [...] sont derrière moi, comme les objets derrière mon dos ou comme l'horizon de ma ville autour de ma maison, je compte avec eux ou je compte sur eux mais je n'ai aucune "image verbale" »⁵³, ou encore : « Quand je parle, je ne me représente pas des mouvements à faire : tout mon appareil corporel se rassemble pour rejoindre et dire le mot comme ma main se mobilise d'elle-même pour prendre ce qu'on me tend »⁵⁴.

La nature gestuelle de la parole apparaît dès lors clairement : de même que le geste corporel installe un monde sensible en regard d'un sujet qui l'investit, le langage « [...] *est* la prise de position du sujet dans le monde de ses significations »⁵⁵. Et il ne s'agit pas ici de métaphores : le principe d'interactions constituantes qui installent simultanément un sujet et son monde concerne autant le geste de la parole en regard du monde des significations : « le terme de "monde" n'est pas ici une manière de parler : il veut dire que la vie "mentale" ou culturelle emprunte à la vie naturelle ses structures et que le sujet pensant doit être fondé sur le sujet incarné »⁵⁶ — et plus avant : « le geste phonétique réalise [...] une certaine structuration de l'expérience, une certaine modulation de l'existence, exactement comme un comportement de

⁴⁸ Merleau-Ponty (2001 : 225).

⁴⁹ Merleau-Ponty (2001 : 214).

⁵⁰ Merleau-Ponty (2001 : 110).

⁵¹ Merleau-Ponty (2001 : 210).

⁵² Merleau-Ponty (2001 : 210).

⁵³ Merleau-Ponty (2001 : 210).

⁵⁴ Merleau-Ponty (1969 : 28).

⁵⁵ Merleau-Ponty (2001 : 225).

⁵⁶ Merleau-Ponty (2001 : 225).

mon corps investit pour moi et pour autrui les objets qui m'entourent d'une certaine signification »⁵⁷.

Mais à ce stade des difficultés surgissent.

Car comprendre un geste, en saisir sa signification immanente, c'est reprendre à son compte, autant que faire se peut, la dynamique interne de ce geste qui accomplit un engagement particulier du corps et installe à son horizon un sens alors accessible : « le geste dont je suis le témoin dessine en pointillé un objet intentionnel. Cet objet devient actuel et il est pleinement compris lorsque les pouvoirs de mon corps s'ajustent à lui et le recouvrent »⁵⁸, ou encore : « le sens du geste ainsi "compris" n'est pas derrière lui, il se confond avec la structure du monde que le geste dessine et que je reprends à mon compte »⁵⁹. Il en est de même pour le geste verbal, à travers lequel l'auditeur prend à sa charge et réanime la visée de signification de son interlocuteur.

Mais pour que cela soit possible, encore faut-il que locuteur et interlocuteur partagent les ressources qui instruisent un même univers d'existence. Or à la différence du geste corporel qui s'accomplit dans un milieu d'expérience partagé (« le geste se borne à indiquer un certain rapport entre l'homme et le monde sensible, [...] ce monde est donné au spectateur par la perception naturelle, et [...] ainsi l'objet intentionnel est offert au témoin en même temps que le geste lui-même »⁶⁰), la gesticulation verbale « [...] vise un paysage mental qui n'est pas donné d'abord à chacun et qu'elle a justement pour fonction de communiquer »⁶¹.

Aussi, si la parole est un geste, ce geste s'exécute dans le monde qui lui revient : non pas un monde d'objets et de qualités sensibles, mais un monde de signes et de sens. Et ce monde « [...] que la nature ne donne pas c'est [...] la culture qui le fournit »⁶², à savoir un espace de symbolisation : un paysage de valeurs et une armature d'usages, que des intentions de signification originales vont investir à leurs propres fins. Cet espace partagé où s'accomplissent les gestes verbaux, c'est celui de la « langue parlée » : ce sont « les significations disponibles, c'est-à-dire les actes d'expression antérieurs, [qui] établissent [...] un monde commun auquel la parole actuelle et neuve se réfère comme le geste au monde sensible »⁶³ — et plus avant « le sens de la parole n'est rien d'autre que la façon dont elle manie ce monde linguistique ou dont elle module sur ce clavier de significations acquises »⁶⁴.

Mais, une question surgit alors, celle de la « première parole ». Car si le geste verbal a lieu dans le monde des significations qui constitue le paysage mental d'une communauté de locuteurs, il faut encore expliquer comment partant de rien, la langue a pu progressivement installer un tel monde :

pour que le miracle se produise, il faut que la gesticulation phonétique utilise un alphabet de significations déjà acquises, que le geste verbal s'exécute dans un certain panorama commun aux interlocuteurs, comme la compréhension des autres gestes suppose un monde perçu commun à tous où il se déroule et déploie son sens⁶⁵.

⁵⁷ Merleau-Ponty (2001 : 225).

⁵⁸ Merleau-Ponty (2001 : 215-216).

⁵⁹ Merleau-Ponty (2001 : 216-217).

⁶⁰ Merleau-Ponty (2001 : 217).

⁶¹ Merleau-Ponty (2001 : 217).

⁶² Merleau-Ponty (2001 : 217).

⁶³ Merleau-Ponty (2001 : 217).

⁶⁴ Merleau-Ponty (2001 : 217).

⁶⁵ Merleau-Ponty (2001 : 226).

Insistons-y : puisque « la parole est un véritable geste et [que] elle contient son sens comme le geste contient le sien »⁶⁶, il faut bien que ce geste, à l’instar du geste corporel, dispose d’un milieu qu’il instruira de nouvelles significations par son propre pouvoir. Or ce milieu, c’est ce que Merleau-Ponty dénomme le « langage parlé », comme dépôt sédimentaire de la parole vivante (« langage parlant »). Il faut donc bien une « première parole » qui installera un premier monde de significations.

Le principe d’une gesticulation verbale secrétant son sens à l’égal du corps propre semble donc condamné à l’impasse. Il y aura toutefois avantage à pousser plus avant son examen, et tout particulièrement pour trouver dans les formes articulatoires du geste verbal une nouvelle formule de son sens immanent.

Pour l’essentiel, selon Merleau-Ponty, la gesticulation verbale procède par entrecroisement, recoupements, d’une part, et convergence, condensation d’autre part. Parler, c’est enchaîner, superposer et progressivement intégrer une série de gestes verbaux élémentaires qui *in fine* installent devant eux, comme point focale des tensions qui les animent, une certaine signification :

la clarté du langage n’est pas derrière lui, dans une grammaire universelle que nous porterions par-devers nous, elle est devant lui, dans ce que les gestes infinitésimaux [...] de chaque inflexion vocale, montrent à l’horizon comme leur sens⁶⁷.

Dans l’exercice d’une parole authentique, il ne s’agit donc pas de resservir des significations verbalement encodées, mais d’user des mots de façon telle que « [...] les recoupements se multiplient et que plus de flèches se dessinent vers ce lieu de pensée où je ne suis jamais allé auparavant [...] »⁶⁸. En somme, les significations de la parole sont comme « [...] des idées au sens kantien [:] les pôles d’un certain nombre d’actes d’expression convergents qui aimantent le discours sans être proprement donnés pour leur compte »⁶⁹.

Advient alors un moment où cette accumulation cohérente de gestes ponctuels, qui sont autant d’esquisses sémantiques, finit par cristalliser et faire surgir à la conscience un objet de signification : « [...] passé un certain point du discours, [ces esquisses (*Abschattungen*)] se contractent soudain en une seule signification, nous éprouvons que *quelque chose a été dit* [...] »⁷⁰. On peut dire alors qu’une pensée aura été exprimée « [...] lorsque les paroles convergentes qui la visent sont assez nombreuses et assez éloquentes pour la désigner sans équivoque [...] »⁷¹. Le langage est donc un « système orienté »⁷² ; il faut entendre par là non pas un système porteur de dynamiques internes qui le feraient tendre vers certains de ses états possibles, mais un système qui tend à produire un « extérieur » et y installer le sujet comme dans une nouvelle dimension d’expérience :

une langue [...] est un moyen [...] de construire un univers de langage, dont nous disons par après — quand il est assez précis pour cristalliser une intention significative [...] — qu’il exprime un univers de pensée, alors qu’il lui donne l’existence dans le monde [...]⁷³.

De ce qui précède, il ressort donc que la signification est « induite » par le geste : elle n’y est pas présente elle-même. Ce qui revient à dire que les constituants du geste verbal contribuent

⁶⁶ Merleau-Ponty (2001 : 214).

⁶⁷ Merleau-Ponty (1969 : 41).

⁶⁸ Merleau-Ponty (1969 : 19).

⁶⁹ Merleau-Ponty (2003 : 145).

⁷⁰ Merleau-Ponty (2003 : 148).

⁷¹ Merleau-Ponty (2003 : 148).

⁷² Merleau-Ponty (2003 : 142).

⁷³ Merleau-Ponty (1969 : 45).

au sens du discours en ce que tous ensemble ils font converger vers une certaine signification. Le geste verbal se trouve ainsi approchée sur un plan où ses composantes sont en rupture de signification : une langue ce n'est pas une somme de mots, « c'est la configuration que dessinent tous ces mots [...] selon leurs règles d'emploi langagier, et qui apparaîtrait d'une manière éclatante si nous ne savions pas encore ce qu'ils veulent dire, et si nous nous bornions [...] à repérer leur va et vient, leur récurrence, la manière dont ils se fréquentent, s'appellent ou se repoussent, et constituent ensemble une mélodie d'un style défini »⁷⁴.

On retrouve ici le problème de la première parole. Car le principe d'une première parole, c'est bien celui d'un pouvoir de signifier par des mots antérieurement à toute association convenue entre formes et sens, telle que l'enregistre un langage parlé (à titre de paysage d'action d'une parole), donc un pouvoir de signifier par des mots avant qu'ils aient un sens, et avant même d'être polarisés en signifiants et signifiés.

Mais si les problèmes sont mieux posés et se précisent, ils ne sont pas pour autant résolus. Car à ce stade, on ne peut toujours pas se passer d'une ressource de signification interne : la régularité, les recouvrements, etc. ne sont pas en soi suffisants pour induire un point focale *extérieur* au système. Tous ces jeux de répétitions et de systématisme supposent, pour produire un effet de convergence, une animation interne encore à élucider. Sans doute, les effets cumulés de croisements et de recouvrements « [...] suggèrent toujours davantage que tout ceci obéit à un ordre interne, puissance de montrer [...] ce qui est visé [...] »⁷⁵. Mais il ne suffit pas de *suggérer*, car la suggestion que « tout ça » est animé de l'intérieur ne donne pas accès au principe d'animation qui seul installe un monde de significations. D'une telle « suggestion » tout au plus pourrait-on tirer, en conformité aux distributions relationnelles constatées et suivant une approche modélisatrice, un système de représentations sémantiques. Il y a donc un écart infranchissable entre une convergence de recouvrements systématiques, qui ne sort jamais de son ordre propre, et la convergence vers une extériorité : comme installation d'une nouvelle dimension d'expérience.

Pour l'heure, nécessité oblige, nous laisserons la question en l'état où elle se trouve ici posée. Car pour avancer dans son traitement il nous faut disposer d'éléments complémentaires. Mais avant de boucler ce paragraphe, il ne sera pas inutile de récapituler la position problématique ici atteinte, en termes nets, soit : si la première parole se trouve installée à la pointe d'une série d'« impulsions » verbales non sémiotiquement formées, très exactement à titre de tracé intentionnel configuré par une ensemble de gestes verbaux élémentaires, alors il convient de clarifier deux choses : d'une part le mode des rapports par lesquels la série des pièces verbales élémentaires se trouve coordonnée en un système déterminant un objet de signification spécifique, et d'autre part, la ressource intérieure à laquelle puise la gestualité verbale et qui, au travers du système des actions élémentaires qu'elle accomplit, se trouve donc installée à titre d'objet intentionnel de signification. Mais on prendra garde au malentendu d'une telle formulation. Car les deux composantes du geste verbal ici retenues ne sont pas des composantes « orthogonales » : indépendantes et complémentaires dans l'élaboration d'un objet de parole, et, notamment, ne se positionnent pas mutuellement à titre de forme et de substance. Il reste que c'est dans le jeu de ces deux dimensions, procédant donc d'un principe commun, que le geste linguistique élabore son pouvoir de « [...] secrète[r] par son arrangement interne un certain sens originaire sur lequel les significations seront prélevées »⁷⁶. Pour s'en approcher, on reprendra la question de la première parole sous un autre angle, celui que Merleau-Ponty expose dans *Signes*.

⁷⁴ Merleau-Ponty (1969 : 45-46).

⁷⁵ Merleau-Ponty (1969 : 47).

⁷⁶ Merleau-Ponty (1969 : 44).

3.2.2 Le fondement différentiel de la première parole

La thèse que Merleau-Ponty développe dans *Signes*, et qui accompagne sa conception diacritique de la perception et du sens (cf. notamment *MSME*⁷⁷), est celle d'un fondement différentiel de la faculté sémiolinguistique : l'enfant sort du babillage lorsqu'il accède à une conscience différentielle des événements moteurs et sensoriels, et plus fondamentalement expressifs, du monde avec lequel il élabore donc son commerce.

Si Merleau-Ponty, après Saussure, reconnaît le caractère fondamentalement différentiel du fait sémiolinguistique (primauté de la différence sur le terme), ce n'est pas exactement dans la même perspective gnoséologique que celle du linguiste Suisse. Pour Saussure en effet, le régime de la différence est une catégorie de l'épistémè structurale et administre en ce sens la constitution des objectivités sémiolinguistiques. Si l'intention de Saussure, à travers le principe de l'identité négative, est prioritairement d'accéder à une reconnaissance objective des factualités langagières, Merleau-Ponty se saisit de la différence essentiellement au point de vue de sa portée holistique. Certes, cette idée de la primauté du système sur les parties est aussi clairement défendue par Saussure, mais pour Merleau-Ponty il s'agit avant tout d'en tirer des conséquences. Car ce sur quoi Merleau-Ponty insiste, c'est que la conscience de différence est duale d'une conscience de totalité, et que l'acquisition de l'une ouvre sur une sphère qui déborde son simple fait.

Après avoir rappelé que, selon Saussure, la langue est faite de différences pures, c'est-à-dire « de différences sans termes »⁷⁸, ou conversément que « que les termes [...] ne sont engendrés que par les différences »⁷⁹, et pour répondre au paradoxe de l'apprentissage (par lequel on va des parties au tout alors que c'est le tout qui est premier), Merleau-Ponty observe que lorsqu'elles se trouvent élaborées comme écarts, les parties renvoient d'emblée à la totalité. Car dans un système différentiel, les termes sont comme des versants mutuellement attenants, et partant sont des « [...] unité[s] de coexistence, comme celle des éléments d'une voûte qui s'épaulent l'un l'autre »⁸⁰. Dès lors, puisque l'idée du système est induite par la nature différentielle des parties, on comprend pourquoi « dans un ensemble de ce genre, les parties [...] de la langue valent d'emblée comme tout »⁸¹.

Franchissant une nouvelle étape, c'est pour Merleau-Ponty dans les phonèmes mêmes, définis selon Saussure comme entités oppositives et relatives, que réside la possibilité du langage : « C'est la langue tout entière [...] qui est anticipée par l'enfant avec les premières oppositions phonématiques »⁸². Car c'est aux phonèmes, « qui n'ont pas pour leur compte de sens assignable [que revient la] fonction de rendre possible la discrimination des signes proprement dits »⁸³. Aussi, le fait phonématique comporte outre l'idée d'une totalité systémique, la suggestion de l'ouverture sur un signifié, simplement parce que « [le] sens naissant au bord des signes [est corrélatif sur une nouvelle dimension] de l'imminence du tout dans les parties »⁸⁴. Merleau-Ponty renoue ici avec la problématique thèse saussurienne de la coïncidence des rapports « verticaux » (entre signifiant et signifié) et horizontaux (entre signes). En effet, toujours selon Merleau-Ponty, avec les phonèmes « [...] l'enfant semble [donc] avoir "attrapé" le principe d'une différenciation mutuelle des signes et acquis du même coup *le sens du signe* »⁸⁵. En d'autres

⁷⁷ Merleau-Ponty (2011).

⁷⁸ Merleau-Ponty (2003 : 63).

⁷⁹ Merleau-Ponty (2003 : 63).

⁸⁰ Merleau-Ponty (2003 : 64).

⁸¹ Merleau-Ponty (2003 : 64).

⁸² Merleau-Ponty (2003 : 65).

⁸³ Merleau-Ponty (2003 : 64).

⁸⁴ Merleau-Ponty (2003 : 66).

⁸⁵ Merleau-Ponty (2003 : 65).

termes, « c'est le rapport latéral du signe au signe qui rend chacun d'eux signifiant, [et que] le sens n'apparaît donc qu'à l'intersection et comme dans l'intervalle des mots »⁸⁶.

Cette courte présentation appelle deux mises au point.

D'abord concernant le sens de l'« écart » qui oscille entre différentialité (formelle) et diacriticité, ensuite concernant l'intuition de l'engagement holistique d'un rapport différentiel.

Pour le premier point, il convient de préciser que la diacriticité merleau-pontienne ne recouvre pas la différentialité saussurienne. Comme l'a souligné Visetti (2001), le rapport de différence que Saussure entrevoit entre phonèmes ou entre signifiés est un rapport qui opère en des substances, respectivement d'expression ou de contenu. On est donc dans la problématique d'une forme instruisant un substrat homogène, précisément en ce qu'elle y administre une catégorisation par voie d'émergence d'un système de seuils différenciateurs, donc d'une forme qui, quand bien même elle est différentielle, procède à des synthèses. La *diacriticité*, quant à elle, se comprend intuitivement et dans un premier temps comme « écart par rapport un certain niveau », prise de relief sur un certain fond. Mais il s'agit pour ainsi dire d'une « prise de relief existentielle » — en ce que cette structure générale de la perception/expression articule dans son ordre propre l'arrière-plan d'une matière indécise et sollicitante, milieu originaire non plus alors posé et pensé en soi comme antérieur à sa captation par la puissance vitale d'un schéma corporel, mais en rapport à la « promotion » d'une chose thématiquement perçue ou exprimée, prenant alors position comme figure. La notion de *fond*, héritage de la Gestalt, se trouve donc dans ce nouveau dispositif radicalement remaniée et déplacée : bien au-delà et en deçà de la surface sensible du champ, elle ouvre sur une notion très vaste d'arrière-plan de sollicitations, de motivations, d'horizons, de fonds de praxis...

Le second point à discuter brièvement est celui du sens holistique des rapports différentiels. Il faut ici reconnaître à l'intuition de Merleau-Ponty une exceptionnelle justesse. Car en vérité rien ne permet *a priori* de passer de l'idée de rapport, même différentiel, à celui de totalité systémique. Sans doute, tout fait relationnel suppose un dispositif qui le subsume, mais cela n'établit en rien la nature holistique du dispositif. Dans le cadre des théories axiomatico-formelles, par exemple, et se donnant une relation *R* définie par certains schèmes d'axiomes, on peut concevoir un nombre indéfini de systèmes, sans limite de complexité et sans contraintes d'organisation interne, où cette relation se trouverait prise en charge. C'est dire qu'entre le fait relationnel et les systèmes dont elle relève, n'existe *a priori* aucun rapport de nécessité. Mais s'agissant de rapports différentiels, de nature topologique et dynamique, tel n'est pas le cas. Car ce que nous enseigne l'approche morphodynamique (Thom, Petitot), c'est le très haut degré de contrainte (induit par la condition de stabilité structurelle) qui pèse sur la complexité et la composition des morphologies. Ainsi le fait différentiel n'est pas de cette sorte de connexions qui peuvent être arbitrairement assemblées à l'envi, mais procède des exigences d'une totalité qui le subsume et l'induit (par voie de stabilisation d'une singularité origine). Il y a donc bien dans ce cas un rapport de nécessité entre la totalité et les parties, qui valide l'intuition merleau-pontienne.

Cela étant dit, et revenant à ce qui nous préoccupe, il s'agira maintenant de voir comment et en quoi l'hypothèse différentielle de la première parole recoupe, complète et résout la question telle qu'elle a été formulée au terme du paragraphe précédent — question que, dans *Signes*, Merleau-Ponty exprime ainsi : comment « le recoupement inlassable de la chaîne verbale par elle-même, l'émergence un jour irrécusable d'une certaine gamme phonématique [...] ferait enfin basculer l'enfant du côté de ceux qui parlent [?] »⁸⁷, ou encore, comment

⁸⁶ Merleau-Ponty (2003 : 68).

⁸⁷ Merleau-Ponty (2003 : 66).

le langage [...] invente une gamme de gestes qui présentent entre eux des différences assez claires pour que la conduite du langage, à mesure qu'elle se répète, se recoupe et se confirme elle-même, nous fournisse de manière irrécusable, l'allure et les contours d'un univers de sens⁸⁸.

4. De l'expression à la parole : esquisse d'une solution

Si l'on reprend la citation précédente, on y trouve les deux ingrédients du problème discuté. Il y a d'abord le « [...] recouplement inlassable de la chaîne verbale par elle-même »⁸⁹ (ou encore cette « gamme de gestes » qui se répètent, se recouper et se confirment) qui pose la question du type de rapports mis en jeu dans ces contrastes et ces rapprochements. Puis il y a la thèse du « basculement du côté de ceux qui parlent », c'est-à-dire l'élaboration d'un système de signes et concomitamment l'ouverture de la gestualité verbale sur un « irrécusable » objet intentionnel de signification.

Concernant alors cette activité verbale dans sa forme originale « antésémiotique », à savoir cette série de gestes bucco-phonatoires préverbaux qui concourent à l'établissement d'une signification, et se situant dans la perspective merleau-pontienne précédemment rapportée, on dispose dès lors de cette information capitale : il s'agit de phonèmes, qui sont des entités différentielles. Le type de rapports qui sont à l'œuvre dans la gestualité verbale originale sont donc des rapports de différence.

Mais, si la perspective morphodynamique qui théorise les processus différentiels rend bien compte de l'installation d'un système phonématique, elle est totalement dépourvue lorsqu'il s'agit d'approcher, au-delà du phonème comme constitué, le pouvoir discriminant desdits phonèmes au niveau des signes, et qui ouvre sur des univers de sens, à savoir cette remarquable « liaison latérale du signe au signe comme fondement d'un rapport final du signe au sens »⁹⁰. Or on conçoit bien que le phonème, approché en termes morphodynamiques, donc comme valeur différentielle instituée au sein d'une substance d'expression, se trouve intrinsèquement dénué de tout prolongement en des univers de signification.

Par voie de conséquence, si l'on choisit de retenir la formule d'un processus différentiel à la source de la première parole, il conviendra de la faire opérer sur un matériau « antérieur » au phonème en tant qu'objet structurellement déterminé, mais qui y reste toutefois lié. Par ailleurs, il sera attendu de ce matériau « antérieur » qu'il recèle cette tension qui, se déclenchant entre les signes, et configurée par leurs rapports, installe au-delà d'eux-mêmes un objet de signification.

Pour y parvenir, une solution consiste à se situer au palier de l'expression : à considérer le phonème comme un fait expressif, antérieurement donc à son élaboration comme objet de connaissance, et à reconsidérer le mode de la différentialité à ce plan de réalité. Et comme le fait expressif incorpore les ordres du sensible et de l'intelligible, et recèle ainsi le matériel sur lequel prélever des substances de contenu et d'expression, cette formule apporte une réponse au problème de l'installation d'une signification en regard de la série de gestes verbaux élémentaires.

En vérité, dans ce tableau opératoire, s'il s'agit de mettre en contraste les « bouchées expressives »⁹¹ qui s'enchaînent, se distinguent et se recouper, de sorte à dessiner « en

⁸⁸ Merleau-Ponty (1969 : 46-47).

⁸⁹ Merleau-Ponty (2003 : 66).

⁹⁰ Merleau-Ponty (2003 : 65).

⁹¹ Le mot est de Visetti.

pointillé » et à la conscience des locuteurs un objet de signification, ce n'est pas sur le mode d'une différence formelle. Ce serait un contre sens car cette sorte de différentialité, à portée déterminante, n'est opérante qu'en regard de substances. Et, comme on a vu, le fait expressif ne se laisse pas approcher en ces termes.

Le scénario qui prend forme à la croisée des problématiques du geste et de la différentialité est alors à peu près le suivant : il y d'abord des événements expressifs, matériaux sensoriels ou actions motrices intrinsèquement signifiants. Il y a aussi, il le faut bien, une intention de signification qui se cherche, et cherche à prendre corps, et exige le dépassement de ce dont elle dispose au plan simplement expressif. Commence alors, en usant du matériau disponible, à savoir des sortes de « bouchées expressives », des tentatives maladroitement d'ajustement, de correction... des « recouplements inlassables », des insistances et des dénégations... le tout qui tend à inaugurer une expression nécessaire mais encore inexistante.

Il s'agit ainsi d'aller au-delà de ce que livrent et permettent les formes d'expressivité disponibles. Mais ces jeux de confrontation, de mise en contraste... *ne peuvent aboutir qu'au prix d'une dislocation du matériel expressif mobilisé*. Déjà parce que l'intention est précisément leur dépassement, mais surtout parce que dans le fait expressif le contenu signifié, vital ou moteur dans sa nature première, et le matériau qui les incarne sont parfaitement inséparables, précisément au motif des « relations intérieures » : sensible et sens y sont d'un seul tenant, et mutuellement indiscernables. La modalité de l'écart, de la confrontation, de l'insistance... qui sous-tend ces tentatives doit donc s'inscrire dans un schéma où *in fine* signifiant et signifié se constituent certes toujours dualement mais en des plans séparés où des opérations différentielles libérées du carcan expressif sont alors envisageables. C'est à ce moment, pour y parvenir, qu'il convient de faire appel au principe d'« élaboration » des phénomènes d'expression (cf. supra §2.2). Car le fait expressif, pour accomplir la tension confrontative où il se trouve maintenant engagé, tension impossible à satisfaire au niveau d'organisation où elle se trouve posée, le fait expressif, donc, n'a d'autre voie, pour ainsi dire, que de défaire son propre état — acquis, rappelons-le, et dans sa formule première, comme « élaboration » d'un halo de sollicitations livré à une puissance motrice ou vitale qui y répond — pour se recomposer suivant des modalités où des rapports de différences peuvent être établis. Il s'agira donc, d'une certaine façon, d'en retourner au stade antérieur à l'élaboration d'une expression, au stade où des animations motrices ou vitales se trouvent en regard d'un divers sollicitant, et avant toute syntonie. A ce moment, la tension confrontative qui anime la gestualité verbale va se trouver reportée en deçà du fait expressif et possiblement s'accomplir sur le mode d'une différenciation d'animations motrices, corrélées à des différenciations du divers sollicitant — ce qui suppose la mise en place de part et d'autre d'une nouvelle modalité d'« élaboration » : à savoir comme substances respectivement de contenu et d'expression.

Au final, l'écart expressif se trouve donc commué en différences, en même temps que l'incorporation du sens au sensible se dénoue en deux substances corrélées. On passe ainsi d'un schéma où des données expressives, dont la sensorialité est en soi signification, parviennent à accomplir leur confrontation au prix d'une désintégration suivie d'une réélaboration en substances de contenu et d'expression corrélativement resoudées par un principe (différentiel) de formation commune — principe de formation commune dont le schéma saussurien des deux masses amorphes⁹² rend convenablement compte.

S'il fallait illustrer cette transfiguration du fait expressif en fait sémiotique, on pourrait proposer le schéma suivant :

⁹² Saussure (1972 : 156).

Le rapport de confrontation (double flèche rouge) impossible entre les deux expressions 1 et 2 se réalise sous la forme de corrélations de différences (lignes rouges verticales) en des substances (d'expression et de contenu – *SdE* et *SdC*) institués par prélèvement en chaque données expressive 1 et 2 et mise en continuité des puissances vitales, d'une part, et du divers de sollicitations qui y répond, d'autre part.

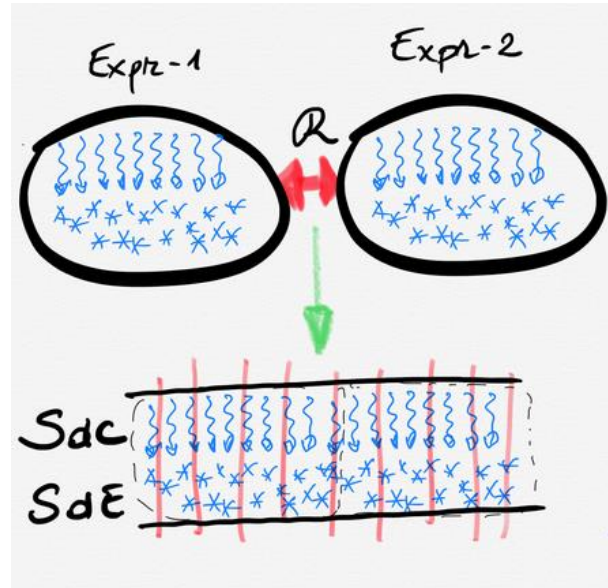


Figure 1. Transfiguration du fait expressif en fait sémiotique

Bibliographie

BENVENISTE, Emile (1966). *Problèmes de linguistique générale I*. Paris : Gallimard,

BENVENISTE, Emile (1974). *Problèmes de linguistique générale II*. Paris : Gallimard,

BONDI, Antonino, PIOTROWSKI, David & VISETTI, Yves-Marie (2016). Phénoménologie et Linguistique : un entrelacs. *Metodo, International Studies in Phenomenology and Philosophy*, Vol. 4, 267-308.

CADIOT, Pierre, VISETTI, Yves-Marie (2001). *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*. Paris : PUF.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1996). *Le primat de la perception et ses conséquences philosophiques*. Paris : Verdier.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1969). *La Prose du monde*. Paris : Gallimard.

MERLEAU-PONTY, Maurice (2003). *Signes*. Paris : Gallimard.

MERLEAU-PONTY, Maurice (1960). *La structure du comportement*. Paris : PUF.

- MERLEAU-PONTY, Maurice (2001). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (2011). *Le Monde sensible et le monde de l'expression*. Genève : MétisPresses.
- PETITOT, Jean (1985a). *Les catastrophes de la parole*. Paris : Maloine.
- PETITOT, Jean (1985b). *Morphogenèse du sens : 1, Pour un schématisme de la structure*. Paris : PUF.
- PETITOT, Jean (1992). *Physique du sens : de la théorie des singularités aux structures sémiotiques narratives*. Paris : Editions du CNRS.
- PIOTROWSKI, David (1997). *Dynamiques et structures en langue*. Paris : CNRS Éditions.
- PIOTROWSKI, David (2009). *Phénoménalité et Objectivité Linguistiques*. Paris : Champion.
- PIOTROWSKI, David (2010). Morphodynamique du signe ; I – L'architecture fonctionnelle. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 63, 185-203.
- PIOTROWSKI, David (2011). Morphodynamique du signe ; II – Retour sur quelques concepts saussuriens. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 64, 101-118.
- PIOTROWSKI, David (2012). Morphodynamique du signe ; III – Signification phénoménologique. *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 65, 103-123.
- PIOTROWSKI, D., VISETTI, Yves-Marie (2015). Expression diacritique et sémiogenèse. *Metodo, International Studies in Phenomenology and Philosophy*, Vol. 3, 63-112.
- PIOTROWSKI, David (2017). *Morphogenesis of the Sign*. Springer Publisher.
- ROSENTHAL, Victor, VISETTI, Yves-Marie (2008). Modèles et pensées de l'expression : perspectives microgénétiques. *Intellectica*, Vol. 50, 177-252.
- ROSENTHAL, Victor, VISETTI, Yves-Marie (2010). Expression et sémiotique, pour une phénoménologie sémiotique. *Rue Descartes*, Vol. 4, 26-63.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1972). *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
- THOM, René (1990). *Apologie du logos*. Paris : Hachette.
- THOM, René (1977). *Stabilité structurelle et morphogénèse*. Paris : InterÉditions.
- VISETTI, Yves-Marie, CADIOT, Pierre (2006). *Motifs et Proverbes*. Paris : PUF.